

Sylvie MARIE-MARTHE

Je ne veux pas
m'arrêter de t'aimer

Tome 1



Sylvie Marie-Marthe

Je ne veux pas
m'arrêter de t'aimer

Tome 1

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4985-6

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Merci à Michèle, Karine, Renaud,
Françoise et à tous ceux qui ont pris
le temps de lire ce premier roman.*

Chapitre I

Le vent se leva, subitement, soufflant violemment sur la mégalopole new-yorkaise. Puis il s'engouffra dans les artères sombres de la cité, surprenant les passants chargés de paquets. D'épais nuages, noirs et menaçants, couvrirent la grande ville et assombrirent le ciel. En quelques minutes, la *Big Apple* tout entière se noya dans l'obscurité, soumise à de violents coups de tonnerre. Cette atmosphère électrique et terrifiante s'étendit sur le détroit de Long Island, atteignant ensuite la rive de Stamford qui subit à son tour la terrible tempête.

Non loin du port, à l'intérieur des terres, se dressait une ancienne et grande villa du nom de « Rose ». Cette magnifique demeure bravait les vents déchaînés rien que par son imposante architecture victorienne. Elle appartenait à un homme d'affaires réputé, M. Anderson, heureux propriétaire d'une grande parfumerie « *Butterfly* ». Ce séduisant quinquagénaire avait réussi son pari d'entrepreneur : l'excellente réputation de ses produits s'envolait maintenant au-delà des frontières, grâce à ses parfums équilibrés et ses essences naturelles. Au cours de sa carrière, il

avait découvert, lors d'un voyage au Japon, une fleur dont le nom était jalousement gardé secret. Maintenant, celle-ci constituait la touche d'originalité de ses fragrances, et faisait de lui l'un des plus grands parfumeurs au monde.

Cette après-midi s'annonçait très particulière dans la demeure. M. Anderson avait pris rendez-vous avec un jeune et éminent dirigeant de la côte Est. A cette occasion, il avait donné des consignes très précises à son personnel, pour que l'invité en question entrât dans la propriété sans être remarqué. Celui-ci devait passer par un couloir souterrain jusqu'à présent gardé secret. La mise en scène avait été soigneusement élaborée, car M. Anderson se méfiait, à juste titre, de la presse financière. En effet, quelques années auparavant, il avait vécu l'ennuyeuse expérience de retenir certaines déclarations journalistiques précoces, afin d'éviter le sabotage de son business. A cette époque, l'affaire avait dérapé rapidement vers un chantage, puis s'était terminée par un arrangement à l'amiable, sans poursuite judiciaire et sans conséquence financière. Aujourd'hui, très attentif à la pérennité de ses biens, il esquivait les médias à l'affût de ses moindres décisions. Cette mise en scène mystérieuse semblait donc tout à fait appropriée, pour cacher ce qui allait se négocier à huis clos.

L'invité en question n'eut aucune peine à trouver le lieu de rendez-vous. M. Anderson lui avait fourni un plan codé et très détaillé de la route. L'individu était venu à moto, malgré les vents déchaînés, pour parer à une éventuelle filature de la presse. Un vieil homme, en ciré vert, l'attendait en bas de la falaise. C'était Rob, le gardien fidèle de la demeure. Après un bref échange sous le vent et la pluie, le jeune boss

suivit le vieil homme avec une certaine excitation. La scène était rocambolesque : une torche à la main, il se fit guider dans un labyrinthe de tunnels, humides et froids, pour rejoindre enfin l'entrée de la demeure. Dans le salon, Marc Anderson attendait avec impatience son rendez-vous. Le jeune dirigeant, réchauffé et changé, se présenta enfin à lui. La discussion entre les deux hommes commença par une poignée de main ferme et se poursuivit passionnément. Comment pouvait-il en être autrement, vu les capitaux colossaux mis en jeu ? Les deux hommes, concentrés sur leur négociation, oublièrent, quelques heures, l'agitation du monde extérieur qui les entourait.

M. Anderson savait qu'il négociait, à cet instant, avec un redoutable adversaire, et que malgré son esprit vif et rusé, il devait rester très prudent. Ce jeune manager, qui se dressait à présent devant lui, n'était autre que l'héritier incontesté de son ami : Thomas Richardson. Thomas Richardson avait été l'un des plus impitoyables hommes d'affaires du continent du vingt et unième siècle. Il avait su imposer sa marque de vêtements et son talent sur tout le globe. Ayant croisé la route de cette personnalité, Marc avait réussi à entretenir une véritable alliance avec ce génie. Il s'était également beaucoup inspiré des tactiques commerciales de cet avant-gardiste. Lui et Thomas s'étaient rencontrés pendant leurs études, dans les classes du campus de Harvard. Depuis cette époque, qu'ils considéraient eux-mêmes comme providentielle, ils s'étaient juré fidélité et avaient tenu leur promesse. Régulièrement et pendant plusieurs années, ils avaient échangé leurs confidences dans les meilleurs restaurants de New York. Malheureusement, les

événements de la vie avaient mis fin brutalement à cette troublante amitié. Thomas Richardson était définitivement absent, décédé à la suite d'un tragique accident d'avion, rejoignant sa femme Lucy et laissant derrière lui deux orphelins : Angela et David. Malgré une enquête fouillée des autorités du comté, un doute planait encore sur les circonstances du crash de son jet privé.

Quelques mois après ce terrible événement, David Richardson, son fils, prit la relève, et vendit l'affaire au plus offrant pour bâtir son propre empire. Il possédait comme son père un charisme hors du commun. Il déroutait les gens par son génie, son incroyable énergie et sa clairvoyance, et pour ne rien gâcher, il était terriblement séduisant. Il avait tout pour fasciner et être envié. Dirigeant d'une firme de produits cosmétiques depuis cinq années, il assumait avec brio ses responsabilités de chef d'entreprise dans l'agglomération new-yorkaise. Sa société créait, en moyenne, une vingtaine d'emplois par an et rendait le maire de New York fier de cette performance et de sa retombée économique sur la ville.

Aujourd'hui, ce jeune boss misait ses atouts sur la fusion de sa société avec la parfumerie Anderson, une société de produits haut de gamme, respectueuse de l'environnement. C'était une chance inespérée, et un excellent moyen pour cet entrepreneur de multiplier ses compétences et d'attirer une nouvelle clientèle.

David Richardson, en véritable guerrier, luttait avec intelligence et conviction. Il voulait respecter et développer les valeurs de son entreprise. Sa société vendait, avec originalité, un concept deux en un : à chaque produit était associé un projet citoyen. Cette originalité l'avait évidemment propulsé sur le devant

de la scène financière, et lui avait ouvert les portes du marché mondial.

Les consommateurs, agacés par l'actualité économique du pays et la langue de bois des politiques, l'avaient suivi. Ils s'étaient investis dans ce nouveau label, avec l'espoir de proposer une autre vision du marché, et de participer à la métamorphose tant attendue. Ils croyaient à une nouvelle impulsion économique et David Richardson leur offrait cet espoir.

Après le règne de la consommation et du profit à outrance, ce jeune chef misait sur la sagesse et l'équilibre des intérêts. Certains de ses confrères les pratiquaient aujourd'hui, mais encore trop modestement pour en récolter les fruits.

« L'équilibre : acheter mieux pour vivre bien », tel était le slogan qu'il défendait aujourd'hui, et qui avait bouleversé sa vie. Ce label lui avait réclamé un imposant travail de recherche et de pourparlers sur tout le continent. Aujourd'hui, ses partenaires et associés lui juraient fidélité. Conquis par ce projet, ils s'étaient engagés dans la promotion de cette nouvelle ère politico-économique.

Les entrepreneurs avaient misé sur un seul principe : un consommateur satisfait était un actionnaire assuré. En informant la population sur les engagements citoyens de la société, et en s'associant avec d'autres partenaires, ils réussissaient ainsi leur challenge : produire de la qualité, minimiser leurs coûts, recycler leurs déchets et créer une dynamique socio-économique du territoire. Cette technique prouvait son efficacité depuis quelques années, et permettait, effectivement, de faire front à la vague d'exportation de certains savoir-faire. La politique de

cette alliance commerciale et citoyenne s'étendait aux marchés internationaux, par la vente de produits aux quatre coins du globe, via le Net. Elle profitait ainsi à tous les consommateurs, par l'émergence de projets d'amélioration de vie.

David Richardson était fier de son empire, pourtant, son véritable leitmotiv n'était pas sa réussite socioprofessionnelle. Son ambition vorace camouflait tout autre chose, quelque chose qui le tenaillait depuis toujours et que beaucoup de proches ignoraient encore...

Le richissime pharmacien Marc Anderson, quant à lui, aspirait à des jours plus tranquilles. Il rêvait de prendre un congé sabbatique pour réaliser son vieux rêve d'enfant : un voyage autour du monde, pas en quatre-vingts jours, comme Phileas Fogg, mais en trois cent soixante-cinq jours, l'ultime test avant sa dite retraite, son adieu définitif à sa vie d'entrepreneur et de décideur. Il recherchait un successeur émérite. David disposait de cette précieuse information avant tous ses concurrents. Il l'avait obtenue d'une source très fiable : Ingrid Anderson, la fille de Marc. Cette fuite lui avait donné un avantage indéniable. Malgré tout, la négociation devenait très difficile. Marc Anderson ne se laissait pas du tout impressionner par ce jeune loup. En homme avisé, il refusait catégoriquement de s'éclipser de la scène financière et de céder son pouvoir. Ses clauses étaient drastiques.

Déterminé, le jeune boss déployait sa stratégie de séduction pour convaincre ce chef d'entreprise irréductible. Il insista sur la valeur financière et la solidité de sa firme. Mais face à l'indifférence évidente de son interlocuteur, il opta rapidement pour

une autre tactique. Il proposa, en effet, un aménagement du contrat de fusion : une clause qui permettrait à Marc Anderson de maintenir les rênes sous certaines conditions, et éviterait ainsi la liquidation de sa société, si cette fusion venait à péricliter. Surpris et surtout séduit par cette suggestion, Marc s'adoucit. David touchait enfin la corde sensible du monstre financier. Malgré le rachat de sa parfumerie, Marc désirait veiller au bon fonctionnement de celle-ci, c'était l'œuvre de toute sa vie !

Le jeune dirigeant gagnait véritablement la confiance de son aîné, lorsque soudain, pétrifié, ses lèvres cessèrent de bouger et son regard se fixa tout droit vers le couloir de l'entrée. A l'intérieur de son corps, le sang affluait à vitesse grand « V », son cerveau bouillonnait de désir et son cœur s'emballait au triple galop, dans un vacarme abominable. Il était en train de succomber aux charmes d'une parfaite inconnue.

« Mon Dieu, elle existe, elle est ici ! » songea-t-il. Il n'entendait et ne voyait plus personne d'autre. L'univers tout entier s'effaçait comme par enchantement, cédant la place un instant à la magie des sens.

Marc, déconcerté par le silence soudain et l'attitude figée de son interlocuteur, suivit le regard de celui-ci. Il se retourna et aperçut, à travers les vitres de la porte à double battants, au bout du couloir, sa seconde fille Cathy et sa fidèle servante Anita. La jeune femme semblait très irritée et la servante très ennuyée. D'ailleurs, cette dernière ne regardait pas la jeune femme en face, comme si elle regrettait une faute commise. De là, les deux hommes

n'entendaient pas la conversation des deux femmes, et celles-ci ne remarquèrent pas, non plus, les regards tournés vers elles.

Surpris par cette scène inhabituelle, Marc s'interrogea sur les raisons de cette discussion qui ressemblait fort à une dispute. Il ne reconnaissait pas l'attitude hautaine de sa fille, et s'étonna.

– Mais enfin Anita ! Vous imaginez ce que j'ai ressenti, lorsque j'ai vu mes toiles sur les murs de ce salon ? Je n'en croyais pas mes yeux ! s'insurgeait Cathy.

– Je suis désolée mademoiselle ! croyez-moi ! Je suis vraiment désolée de vous avoir blessée. Ce n'était pas du tout mon intention, je vous assure ! Anita pencha sa tête en avant, comme une vieille femme affaiblie.

– Anita ! regardez-moi. Je vous en prie ! Tout ceci est absurde. J'aurais dû détruire mes esquisses au lieu de les jeter, modéra la jeune femme, gênée par l'attitude pitoyable de la servante.

Elle prit les deux mains de celle-ci et s'adoucit, embarrassée par sa conduite impulsive.

– Pardonnez-moi. Je me suis emportée. La prochaine fois, nous choisirons ensemble les toiles que vous souhaitez offrir à vos amis. Qu'en pensez-vous ?

– Mais mademoiselle, je n'en ai pas les moyens ! se désola la domestique.

Soudain, les yeux de la jeune femme se mirent à briller de malice. Elle s'approcha de l'oreille de la servante et lui murmura :

– Ne vous en faites pas pour cela, Anita, je vais m'arranger. Je peux compter sur votre discrétion ?

– Bien entendu mademoiselle, vous pouvez compter sur moi. Je resterai « muette comme une tombe ».

Anita, soulagée, se redressa et sourit. Tout cela devenait subitement palpitant. Elle était la complice d'une aventure clandestine, une histoire intrépide dans sa vie de femme jusqu'alors restée un peu fade. Elle se réjouit et son regard pétilla de bonheur. Elle devenait la gardienne d'un secret et l'heureuse élue d'un trésor.

Marc n'eut pas le temps d'intervenir. Les deux femmes se réconcilièrent plus tôt qu'il ne le pensa, et quittèrent le hall d'entrée prestement. Quant au visiteur, il resta pétrifié, encore sous le choc de ses émotions. Il avait déjà vu cette jeune femme, dans ses rêves les plus intimes. Marc, contrarié, posa sa main sur l'épaule du jeune homme pour l'arracher à sa rêverie.

– David ! Vous allez bien ? Le jeune boss sursauta, surpris par ce contact physique inopiné.

– Marc ! Excusez-moi, j'étais ailleurs, répondit-il en fronçant les sourcils.

Il se sentait abasourdi et ennuyé par son absence.

– Oui, j'avais remarqué. Je crois que nous avons besoin de faire une pause. Qu'en pensez-vous ?

– Oui, vous avez raison.

Marc avait bien sûr deviné la cause de ce trouble. Il se sentait à la fois gêné et amusé par cette découverte. David, étourdi par le rythme de ses palpitations, ressentit un léger vertige.

– Vous permettez ? J'ai besoin de prendre l'air, informa-t-il brièvement son interlocuteur en s'approchant de la baie vitrée.

La pluie et le vent s'étaient arrêtés.

– Effectivement ! Vous n'avez pas bonne mine, suivez-moi, s'inquiéta Marc en regardant le visage blême de son invité.

Il l'accompagna à la terrasse et observa avec indulgence le jeune boss respirer profondément. David essayait de se libérer de cet assaut d'émotions. Pour la première fois de sa vie, il avait perdu son sang-froid. Que lui arrivait-il ?

– Alors, comment va mon fin négociateur ? interrogea Marc, rassuré par le teint hâlé du jeune homme.

– Beaucoup mieux, merci. Vous semblez avoir réfléchi à ma proposition, rétorqua rapidement David.

– Bien entendu ! et je suis ravi que vous ayez repris vos esprits. Je me pose seulement des questions sur votre santé, David.

Face au regard interrogateur de Marc, le jeune homme se justifia avec un certain embarras.

– Tout va bien ! Ne vous en faites pas pour cela. La fatigue et le trouble m'ont joué un mauvais tour, c'est tout, s'excusa-t-il.

– Très bien ! Alors je pense que nous allons en rester là pour aujourd'hui. Sachez toutefois que votre proposition a retenu toute mon attention.

Marc avait posé sa main sur l'épaule du jeune boss, avec confiance. David se détendit enfin, il avait réussi à s'imposer.

– Je suis ravi qu'elle vous intéresse.

– Venez, allons boire un verre maintenant, proposa Marc.

– Avec plaisir !

Rassuré par la tournure que prenait cet entretien, David osa enfin interroger son interlocuteur sur l'identité de la mystérieuse inconnue.

– Monsieur Anderson, j'ai un service personnel à vous demander.

– Vraiment ? Je vous écoute.

Marc était intrigué. David respira profondément pour se donner du courage.

– Pourriez-vous me confier le nom de cette jeune femme que nous avons aperçue dans le couloir ?

Marc s'éclaffa :

– Vous plaisantez ! Vous voulez me faire croire que vous ignorez son nom ?

David se serait damné pour avoir l'identité de cette personne. La réaction de Marc lui parut irréaliste.

– Je ne comprends pas. Je suis censé la connaître ?

Le regard du jeune homme s'assombrit. Alors Marc comprit que celui-ci était sérieux et s'émut de cette découverte fortuite. Cela lui paraissait tellement invraisemblable ! Comment aurait-il pu ignorer l'existence de sa fille cadette durant toutes ces années ? Marc avait bien sûr préservé sa famille des médias, mais cela ne justifiait pas cette étrange ignorance. Puis il se souvint :

David avait dû franchir le portail de la demeure nommée « Rose », une fois, pour les vingt ans d'Ingrid. Son père, le célèbre Thomas Richardson, avait fait en sorte que son fils devienne le meilleur. Alors il l'avait inscrit dans les plus grandes écoles du pays. Ainsi, ce fils prodige avait été monopolisé durant toute sa jeunesse par ses études, ses activités sportives et artistiques, selon également la volonté de sa mère. A un moment où Thomas estimait avoir

remarquablement bien fait son travail d'éducateur, il laissa enfin à son fils la liberté de choisir sa destinée. David s'inscrivit ainsi dans la meilleure université privée de Cambridge, sous l'indifférence apparente de son père, et fit ensuite connaissance avec Ingrid Anderson, lors d'une soirée entre amis.

– Bien ! Puisque vous insistez. Je tiens à vous informer que vous êtes en train de succomber aux charmes de ma seconde fille, Cathy. Méfiez-vous, car je tiens à elle comme à la prune de mes yeux, répondit Marc d'un ton narquois.

Marc adorait jouer le patriarche devant les jeunes loups. Il adorait sa fille et admirait et respectait bien évidemment David, mais il ne pouvait pas s'empêcher de marquer son territoire, comme un vieux chef de meute qu'il était. Le jeune homme, troublé et surtout ahuri par cette nouvelle inattendue, répondit par une interrogation :

– Votre fille cadette ? Mais pourquoi Ingrid ne m'en a jamais parlé ?

– Ça, je l'ignore ! Vous devriez en discuter avec elle, répondit Marc sans y prêter plus d'attention.

David continuait à rêver les yeux ouverts. Il songeait à cet ange qu'il avait vu passer un bref instant, et à cette certitude étrange de l'avoir toujours attendu. Il voulait se livrer. Marc, attentif, observait le jeune homme. Il décela dans son regard une lueur très particulière qui rafraîchit sa mémoire. Il songea alors à cette fin d'après-midi, en France, sur la plage de Deauville, où il avait rencontré pour la première fois cette femme sublime, celle qui deviendrait sa compagne de tous les jours, Elise.

– David, j’aimerais vous inviter à dîner en famille, ce soir. Ingrid n’arrive que dimanche. Faites-nous le plaisir de rester.

– Avec joie ! s’émerveilla David.

– Très bien ! Anita vous préparera votre chambre dans notre ancienne bibliothèque. Vous verrez, le décor est assez surprenant. Une idée de ma fille, Cathy.

– Merci de votre accueil. Je suis vraiment touché, renchérit David, empli de bonheur.

– Vous êtes mon hôte pour ce week-end. Et je vous rassure tout de suite, je ne travaille jamais le dimanche. Un principe que j’ai pu tenir depuis plus de trente ans, ajouta Marc avec fierté.

David acquiesça. Il se doutait bien que leur entretien se prolongerait. D’ailleurs, il s’était préparé à un long week-end de travail avant d’arriver à la demeure. Par précaution, il avait tout de même pris rendez-vous avec Michael Brown, un ancien compagnon d’études, pour ne pas se trouver pris au dépourvu si l’entretien tournait au vinaigre.

Michael, originaire de Cleveland, vivait à New York depuis qu’il avait ouvert son cabinet d’avocat, avec trois autres confrères. Cela faisait déjà deux ans, et les affaires marchaient plutôt bien. Un secteur toujours aussi florissant. A son retour dans la plus grande ville des Etats-Unis, il s’était enregistré sur un site Web pour retrouver quelques amis. David avait été l’un des premiers à renouer, par le plus grand des hasards. En surfant, il était tombé sur le site et avait découvert le nom de son ami avec surprise et satisfaction. Michael était marié à une New-Yorkaise, Karen, et père d’un petit garçon, John. David prit

contact. C'est ainsi que les deux amis réveillèrent leurs meilleurs souvenirs de jeunesse, et que Michael émit le souhait de préparer une réunion d'anciens élèves, pour son trentième anniversaire. Le jeune boss, enthousiasmé par cette idée, s'était porté volontaire pour participer à la logistique de cette réception très particulière.

Pendant que Marc prenait congé, pour prévenir sa famille et son personnel de la présence au souper du nouvel invité, David avertit son ami de son empêchement de dernière minute. Dès qu'il entendit la voix de celui-ci, il s'excusa avec insistance, mais ne put lui cacher bien longtemps son enthousiasme à rester chez les Anderson, pour le week-end. Il ne songeait plus qu'à la fille cadette de la famille. Le visage de la jeune femme emplissait toutes ses pensées. Il le confia malgré lui, emporté par les élans de son cœur. Sa bonne humeur amusa Michael, un peu déçu de ce contretemps. Malgré tout, celui-ci accepta les excuses de son ami avec diplomatie, touché de partager cette confiance avec lui.

– Je compte sur toi pour la prochaine réunion, d'accord ?

– Oui, sans aucun problème. Appelle-moi mardi matin. On fera le point ensemble sur ce qui reste à faire.

– OK pour mardi matin. Je te faxe la liste des invités. Tu t'occupes de la commande des cadeaux personnalisés ?

– Oui, comme promis.

– Bon week-end David, et encore merci.

– Bon week-end Michael. Embrasse ta famille pour moi.

– Je n’y manquerai pas.

David salua son ami. Il se mit à inspirer lentement, humant les odeurs terreuses réveillées par la pluie et le vent, puis il soupira profondément. Le jeune boss se sentait l’âme d’un conquérant. Il baignait dans la plus sublime des plénitudes. Il le savait au plus profond de ses sens, cette journée serait la plus troublante de toute sa vie.

Chapitre II

Dans sa chambre, au premier étage, la fille cadette de Marc rassemblait ses effets personnels sur son lit. Elle préparait ses bagages pour sa semaine de cours à l'université d'architecture de New York. Elle n'était pas très enjouée, et se sentait maussade, comme le temps. En fait, elle songeait perpétuellement au comportement abattu de son ex-petit ami, Dennis. Un sentiment de culpabilité l'assaillait depuis qu'elle lui avait annoncé leur rupture. Cette idylle, qui n'avait été pourtant qu'un simple flirt arrosé de vin, était devenue une véritable embrouille. Dennis l'aimait comme un fou et Cathy s'était laissée attendrir. Elle s'accablait maintenant de reproches, mais c'était trop tard. Il avait mal et souffrait de son rejet. Pourquoi lui avait-elle laissé croire qu'il pouvait la conquérir ? Elle ne pensait plus qu'à son erreur et à sa terrible faiblesse. De vieux fantômes la narguaient, et des souvenirs d'enfance, qu'elle croyait enfouis, attisaient sa crainte.

Marc s'approcha de la chambre. La porte était entrouverte, ainsi il remarqua l'état dans lequel était Cathy. Il s'annonça en usant d'un ton empreint d'une extrême douceur et d'une grande délicatesse. Il

voulait adoucir l'inquiétude qu'il lisait sur les traits fins de son visage.

– Bonjour ma puce, puis-je entrer ?

Il s'avança prestement sans attendre de réponse, par crainte du refus, puis s'installa près du lit. Cathy jeta un regard noir en direction de son père, alors il sourit pour l'inviter à parler et apaiser sa colère.

– Papa ! Qu'est-ce que tu fais là ? protesta-t-elle.

Agacée, elle continuait à vaquer à ses occupations pour dépenser son trop-plein d'énergie. Ses belles boucles dorées flottaient dans tous les sens, balancées par ses mouvements de va-et-vient entre son lit et sa garde-robe.

– J'avais simplement envie de te voir et de passer du temps avec toi. Savoir comment tu allais, répondit-il avec prudence.

– Papa, je n'ai pas très envie de parler aujourd'hui. J'ai besoin d'être seule, s'excusa-t-elle.

Marc hocha la tête en signe de complaisance.

– Très bien, ma chérie. Je vais te laisser. Tu prépares déjà tes bagages ! Tu comptes nous quitter avant la fin du week-end ? l'interrogea-t-il, inquiet.

– Non ! Je prépare cette satanée valise avant de changer d'avis, c'est tout. Je déteste ces départs ! s'agaça-t-elle, contenant à peine son agitation.

Marc aperçut, dans les yeux bleus de sa fille, une lueur de désespoir. Il s'étonna de voir autant de désarroi sur ce visage si souriant généralement. Aussi décida-t-il de la divertir. C'était une technique maintes et maintes fois éprouvée par ce bon père de famille, qui cherchait à tout prix à détourner ses enfants d'un lourd chagrin.

– Très bien ! Justement, j’ai une très belle surprise pour toi ! exulta-t-il.

Interloquée, Cathy s’arrêta net ; elle était tellement habituée à l’impassibilité de son père. Quelle surprise ? Et pourquoi diable tenait-il tant à lui faire une surprise ? Ce n’était ni son anniversaire, ni sa fête !

– Une surprise ! reprit-elle, d’un air tout à coup perplexe.

Elle imaginait une entourloupe.

– Oui, un dîner exceptionnel ce soir, avec un homme d’affaires remarquable.

Elle soupira, agacée par son air espiègle, puis s’approcha de lui en le narguant.

– Papa, je n’aime pas du tout tes repas d’affaires. Tu devrais le savoir, ils sont à mourir d’ennui.

– Pas cette fois, c’est absolument différent. Je reçois un invité vraiment fascinant ! Tu vas l’adorer, j’en suis certain, insista-t-il.

– Un invité fascinant ! répéta-t-elle, narquoise mais intriguée par l’émoi de son père.

– J’ai un indice, tu devines son identité ?

– Papa ! Cathy commença à regarder son père d’un air de condescendance.

– Fais-moi plaisir ma puce, s’il te plaît, s’obstina Marc.

– OK, je t’écoute, concéda-t-elle.

– Tu le connais sans jamais l’avoir rencontré. Qui est-ce ?

Cathy secoua la tête par dépit et répondit, exaspérée par cette devinette enfantine :

– Le père Noël !

– Voyons chérie, je te parle du plus populaire P.-D. G. de la côte Est : David Richardson ! lança Marc, assuré de son effet.

Cathy se mit à rougir comme une pivoine. Elle était envahie d'une incontrôlable et débordante émotion.

– Tu veux dire David Richardson, le fils de Thomas ? questionna-t-elle, stupéfaite par cette annonce.

Marc acquiesça, radieux, le sourire jusqu'aux oreilles.

– C'est une plaisanterie ? insista-t-elle.

– Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

– Quand arrive-t-il ? demanda-t-elle les yeux brillants.

– Il est déjà là, et souhaite vivement te rencontrer, souligna Marc, réjoui de sa prestation.

– Me rencontrer !

– Oui, tu lui as fait une forte impression lors de ta dispute avec Anita, dans le hall. Rendez-vous pour le dîner, et surtout ne sois pas en retard cette fois, plaisanta-t-il.

Marc quitta la chambre avec une telle satisfaction, qu'il oublia d'interroger sa fille sur le motif de sa discorde avec Anita. Il avait finalement réussi à détourner sa fille de sa mélancolie, et c'était l'essentiel.

Cathy était très impressionnée et intimidée par ce rendez-vous. Elle se demandait si elle serait à la hauteur de cette situation, un moment qu'elle attendait depuis si longtemps ! La jeune fille avait eu connaissance de la vie privée de David Richardson, par les confidences de sa sœur et les articles de la

presse. Mais elle n'avait jamais eu l'opportunité, jusqu'à présent, de le rencontrer. Pourtant, cet être était devenu le sujet de tous ses rêves...

Cette étrange fantaisie avait commencé douze ans auparavant. Un soir d'hiver, Cathy rentrait d'un séjour d'une semaine de ski à Aspen Mountain, dans les Rocheuses. En vidant le sac de voyage, emprunté à sa sœur, elle avait vu quelque chose tomber et glisser sous son lit. Curieuse, elle s'était penchée, et tant bien que mal avait réussi à récupérer une photo cornée. C'est alors qu'elle découvrit, pour la première fois, le portrait de cet adolescent de dix-sept ans. Elle en tomba éperdument amoureuse. Pourtant, elle ignorait tout de ce garçon, si ce n'est son nom inscrit au dos de l'image : « David RICHARDSON ». Entichée, elle avait caché ce trésor dans son journal intime, et cherché à savoir de qui il s'agissait. Pendant toutes ces années, elle avait tenté d'en apprendre un peu plus sur la personnalité de cet individu. Cependant, ses recherches étaient restées discrètes pour ne pas éveiller les soupçons de sa sœur. Ainsi, la jeune fille ne confia jamais ses sentiments pour ce garçon, devenu maintenant un homme. Elle avait enfoui ce secret au plus profond de son cœur, espérant un jour rencontrer cette personne qu'elle désirait tant. Et ce jour était arrivé. Cela n'avait été qu'un rêve de petite fille, maintenant, ce rêve devenait réalité.

Marc ignorait tout des sentiments de sa fille, mais il savait qu'elle désirait cette rencontre, comme toutes les jeunes femmes de son âge. Elle se féliciterait sûrement auprès de ses amies d'avoir salué le P.-D. G. de la firme Richardson. David avait acquis une réputation de conquérant, et la presse ne manquait pas d'utiliser son image, pour médiatiser

son ascension dans l'univers impitoyable du monde financier. Il était devenu le plus jeune et le plus photogénique des patrons du moment, et également un célibataire à conquérir.

Le carillon d'une antique pendule sonna dans le hall, insistant et attirant l'attention des occupants de la demeure sur le temps qui s'écoulait. C'était une pendule française, héritage des beaux-parents de Marc. Cathy arriva néanmoins en retard, comme à son habitude, mais cette fois, ce retard avait une toute autre saveur. Habitée par ses démons, elle s'était inventé mille et une excuses pour repousser cette incroyable rencontre. Heureusement, son irrésistible curiosité avait dompté sa peur et l'avait conduite jusqu'au lieu du rendez-vous, comme convenu.

A peine avait-elle franchi le seuil du salon, qu'elle s'étourdit. Le jeune homme l'attendait. La couleur intense et pure de ses iris l'éblouit, et tout le reste disparut dans un voile blanc et cotonneux. Une sensation étrange transperça violemment son cœur. Elle se sentait emportée par un tourbillon d'émotions, puis comme par enchantement, un parfum subtil et entêtant vint adoucir son excitation. Machinalement, elle se dirigea, déboussolée, vers ses parents qui patientaient. David la contemplait sans retenue, comme s'il découvrait un trésor inespéré. Il semblait submergé par un flot d'amour. Il devinait les courbes de ce corps féminin sous ses vêtements soyeux, et rêvait déjà de poser ses mains sur cette sublime créature.

– Nous ne t'attendions plus, ma chérie, tu te fais désirer, dit Marc.

– Ne m’en veuillez pas. C’est une fâcheuse habitude dont j’ai du mal à me défaire, répondit-elle, intimidée.

Cathy serrait le bras de son père, impressionnée par le regard troublant de ce visiteur inhabituel. Elle ressentait une indéfinissable et irrésistible attirance pour lui, et rêvait déjà de se lover dans ses bras.

– David, je vous présente ma fille Cathy, mon artiste peintre préféré, se vantait Marc.

– Enchanté de faire enfin votre connaissance, mademoiselle Anderson.

David transperçait la jeune femme de son regard évocateur. Il prit sa main délicate et l’effleura de ses lèvres chaudes et délectables. Cathy rosit, confuse, et sourit pour ne pas montrer son embarras.

– J’avoue être impressionnée par votre présence ici. J’entends résonner votre nom dans les murs de cette maison depuis si longtemps ! se confia-t-elle, excitée.

– Vraiment ? Vous avez donc un avantage sur moi. J’ignore presque tout de vous, répondit-il, les yeux emplis de délices.

Cathy battait des cils. Elle se souvenait de leur première rencontre. Quel souvenir en avait-il gardé ? La reconnaissait-il aujourd’hui ?

Marc et Elise se lançaient des regards amusés. Cathy rougissait à son grand désarroi, surprenant les prunelles de cet homme explorer son visage. Elle se laissa de nouveau submerger par ses émotions.

– Puis-je vous demander une faveur ? poursuivit-elle.

– Je vous en prie.

Il était captivé par son visage d’ange.

– C’est enfantin, je sais. Mais j’y tiens beaucoup. Accepteriez-vous que je vous appelle par votre prénom ? sollicita-t-elle, tout en noyant son regard dans les pupilles de cet homme qu’elle admirait.

– Avec plaisir, appelez-moi David.

Il aurait voulu lui en dire davantage, mais se tut, subjugué par cette troublante personnalité et les souvenirs qu’elle réveillait en lui. Cathy souriait, rayonnante de passion.

– Venez. Ne restons pas là. Passons à table, proposa Elise.

Les parents Anderson s’échangèrent des regards complices. Ils reconnaissaient là une émotion intense, qui bouleversait des vies, depuis des millénaires.

David, emporté par un élan d’amour, invita la jeune femme à s’approcher. Ce qu’elle fit sans aucune hésitation. Elle était hypnotisée par sa prestance. Comme un serpent captivé par la mélodie, elle s’abandonnait à sa musique. Lorsqu’il lui prit la main, il fut envahi d’une grande émotion qui l’enflamma. Etourdi, il présenta la chaise à cette divine créature, et frôla son dos nu comme on effleure un drapé de soie, du bout des doigts. Quand la jeune femme s’abassa pour s’asseoir, il poussa délicatement la chaise et respira son parfum subtil et entêtant. Cathy vibrait de plaisir, elle baissa un instant ses paupières pour jouir pleinement de cette magie des sens. Marc et Elise le remarquèrent.

Grisés par l’ambiance romantique, les deux jeunes gens se souriaient et se livraient éperdument, excitant leur attirance mutuelle. Ils avaient cette impression étrange et jubilatoire de se connaître depuis très longtemps, et se livraient à tour de rôle à un jeu de

séduction, où chacun se laissait conquérir par le pouvoir de l'autre. Cathy riait beaucoup et se laissait envoûter. David la désirait et rêvait d'un baiser. A leur tour, les parents Anderson se mirent à rêvasser. Ils se souvinrent de la douceur exquise de leurs anciens rendez-vous, du climat d'été de la France du Nord, et songèrent à cette époque formidable. Ils se sentaient vivifiés par ces souvenirs de bonheur et d'insouciance, comme s'ils avaient pris un véritable bain de jouvence. Le dîner se termina, un dîner inoubliable pour ces deux jeunes gens et ce vieux couple qui revécut l'ambiance de leur première rencontre. Le groupe se dirigea vers la terrasse attenante au salon, pour profiter enfin de la douceur humide du soir. La tempête n'était plus qu'un vieux souvenir. David, songeur, s'approcha de Cathy qui se laissait bercer par la magie de l'instant. Marc et Elise scrutèrent le ciel. La luminosité des astres promettait une belle journée pour le lendemain.

– Il est temps d'aller se coucher, vous ne croyez pas ? interrompit Marc. Nous avons un imposant travail qui nous attend demain. Je vous promets que la journée de dimanche sera une récréation bien méritée, s'excusa-t-il.

Il prit la main de sa femme et pria sa fille d'accompagner son hôte à sa chambre, ce qu'elle fit avec un immense plaisir.

– Venez. Je vais vous montrer le joyau de la maison.

Elle saisit la main de David, qui était ensorcelé par sa beauté, et l'entraîna jusqu'au lieu demandé par le maître de la demeure. Arrivée devant la chambre, elle lâcha la main du jeune homme. Puis, elle s'étira pour attraper en hauteur une clé, qui était suspendue au

cadre de la porte. David profita de cet instant volé pour contempler la taille de la jeune femme, et s'imagina l'enlacer. Cathy ouvrit la vieille porte en chêne et invita son hôte à découvrir la pièce. Leurs regards se croisèrent et un sentiment troublant les envahit. Il voulait l'embrasser. Cachant son émoi, la jeune femme emboîta le pas et s'assura que leur invité ne manquait de rien. Il sourit de bonheur, charmé par sa bienveillance. Les bagages du jeune homme s'épalaient déjà dans la chambre, en territoire conquis. Il se sentait comme chez lui. Elle inspecta rapidement les lieux, puis elle conta les travaux de rénovation, avec le goût du détail. On aurait dit qu'elle cherchait à tout prix à distraire cet homme, qui ne cessait de la dévorer des yeux. Cette malice le fit sourire. C'est vrai que la pièce était originale. Tout rappelait une ancienne bibliothèque : les pieds du lit imitaient parfaitement un assemblage de livres anciens, et les murs avaient gardé l'atmosphère intime de ce lieu, par des trompe-l'œil d'un ancien fauteuil, d'un bureau ainsi que d'étagères. Tout ce décor agrandissait la pièce, tout en la gardant chaleureuse. David aurait voulu profiter de cette ambiance unique, toutefois, il se contenta d'effleurer du regard le corps et la beauté de cette jeune femme. Il rêvait de la posséder. La tentation était si forte. Malgré tout, il se raisonna, pour ne pas gâcher l'enchantement de cette merveilleuse rencontre.

Troublée par cette proximité et ces regards échangés, Cathy fit preuve d'une grande maladresse. Elle, pourtant habituée à la pièce, trébucha sur une petite mallette noire qui devait être celle d'un ordinateur portable. Immédiatement, le jeune homme la rattrapa par la taille, évitant ainsi sa chute et la destruction de son matériel. Cette réactivité

extraordinaire impressionna la jeune femme, qui se mit à dévisager l'invité avec fascination. David éprouva alors une irrésistible pulsion, et son regard s'intensifia. Il observa la jeune femme sans un mot. On aurait dit qu'il cherchait à deviner ses pensées. Elle, suspendue au cou de son sauveur, se redressa aussitôt, s'appuyant sur ses épaules charnues. Malgré elle, elle se rapprocha du visage et des lèvres rosées du jeune homme, jusqu'à sentir son souffle chaud. Un frisson l'envahit et ses pommettes rosirent. Gênée, elle se libéra rapidement de ses bras, s'excusa pour sa maladresse, le remercia et le salua par un léger mouvement de la main. Elle s'éclipsa de la chambre sans se retourner. Elle n'était plus qu'un courant d'air. David ferma les yeux et feignit de lui poser un baiser sur les lèvres...

Tout au long de son chemin, Cathy songeait à cet homme, à son visage, à ses lèvres, et un irrésistible appel la ramena sur ses pas. Discrètement, elle se glissa sur le pas de la porte entrouverte pour examiner, sans être vue, cet inconnu extraordinaire. Cette frasque lui rappela très vite des moments de plaisirs qu'elle avait éprouvés lorsqu'elle était fillette. Petite, elle avait pris l'habitude d'épier les effets personnels des nouveaux invités, pour voir s'ils ne possédaient pas de précieux trésors dans leurs malles. Mais cette fois-ci, c'était l'invité qu'elle convoitait. Elle le déshabillait du regard, sans aucune retenue, visitant les moindres courbes de son corps qu'elle apercevait sous son pantalon de toile et sa chemise en coton.

Discernant une fragrance féminine, le jeune homme se retourna vers l'entrée pour surprendre sa visiteuse. Mais il ne vit personne, à son grand étonnement. La jeune femme, à l'affût de ses moindres mouvements, s'était glissée contre le mur

pour échapper à son regard. Sachant que ses sens ne pouvaient le trahir, il poursuivit sa tâche, aux aguets. C'est alors qu'il distingua le bruit léger d'un rire. Il se retourna rapidement et s'avança vers le couloir, déterminé à défier l'intruse. Elle était là, devant lui, un regard et un sourire à faire vibrer un homme. Aussitôt, il affaiblit sa garde, ensorcelé par la douceur et l'éclat de ses yeux en amande. La jeune femme profita de ces quelques secondes d'émoi, pour le défier et lui voler un baiser voluptueux sur les lèvres. Elle en mourait d'envie, et le vin lui était monté à la tête. Alors, il lui offrit sa bouche douce et tiède, sans pouvoir lui donner ce baiser qu'il aurait tant aimé lui faire. Il était pétrifié par son audace juvénile.

– Je vous souhaite une bonne nuit, David.

Sa voix était fascinante. Elle le fixa de ses yeux libertins. Puis elle s'échappa du couloir, le cœur empli de joie, ne laissant derrière elle que le souvenir de son sourire divin, et la senteur de son parfum délicat.

Il resta figé quelques instants, le regard songeur, essayant de réaliser ce qu'il venait de vivre comme dans un rêve. Il rentra dans sa chambre, ferma la porte machinalement, et s'étendit sur son lit, la tête dans les nuages. Il était envahi par une douceur intense. Cette nuit-là, son sommeil fut agité par d'exquis rêves d'abandon et de plaisirs charnels.

De son côté, Cathy était rentrée dans sa chambre, le souffle coupé, et réalisant peu à peu sa légèreté, elle s'exclama avant de s'endormir dans les bras de Morphée :

– Qu'ai-je fait ?

Chapitre III

Au petit matin, le soleil brillait de mille feux, dissipant les nuages et réchauffant l'air. Cathy s'était levée de très bonne humeur, et chantonait dès son réveil. Vêtue d'un kimono bleu, elle se dirigea, le pas léger, vers la cuisine lumineuse. Elle rayonnait de beauté. Sur la pointe des pieds, elle sortit du placard son bol et ses céréales préférées, mais soudain, elle manqua de les faire tomber. Une voix masculine, provenant de la pièce voisine, attira son attention, résonnant jusqu'à ses entrailles. Elle s'approcha de la fenêtre donnant sur la terrasse. Son cœur palpita. Il était là, assis dans la véranda, en pourparlers avec son père. Elle se mit alors à rêver de ce corps d'Adonis et de ces regards échangés. Malheureusement, cet instant d'intimité fut troublé par l'arrivée inattendue d'Elise, sa mère, qui rentra sans prévenir. Celle-ci la surprit en train d'effleurer la vitre de la cuisine comme on effleure la peau douce d'un être aimé. Mais elle ne s'étonna pas, et s'expliqua ce comportement en entendant les voix, de l'autre côté de la pièce.

– Cathy ? interpella Elise.

– Maman ! Qu'est-ce qu'il y a ? bredouilla la jeune femme.

– Veux-tu prendre ton *breakfast* avec moi, pendant que ces messieurs discutent affaires ?

– Oui, bien sûr ! Déjeunent-ils avec nous aujourd'hui ?

– Non ! Je suis désolée, ma chérie. Ton père a insisté pour ne pas être dérangé, s'excusa Elise.

Elle comprenait parfaitement la convoitise de sa fille. Mais elle exécuta la pénible tâche de la ramener à la réalité, sur un ton aimable, comme elle savait très bien le faire. Malgré ces précautions, elle dut se rendre à l'évidence devant l'expression de tristesse de sa fille. Cathy était tombée amoureuse et languissait de rejoindre cet invité exceptionnel. Attendrie, Elise essaya tant bien que mal de la distraire. Elle lui rappela que des amis de son père, les couples Schneider et Eliot, les rejoignaient ce soir, et qu'une fête d'anniversaire était donnée en l'honneur de ces retrouvailles.

– Sois patiente ma fille. Nous allons passer une agréable soirée avec tous nos invités. Ce sera inoubliable ! tu verras, insista-t-elle.

Les deux femmes passèrent une partie de la matinée ensemble. Elise voulait offrir des toiles à ses amis en visite, car elle savait, ô combien, qu'ils aimaient ce que Cathy peignait ! C'était aussi un bon prétexte pour veiller sur sa fille. Elise demanda à celle-ci de lui proposer quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, en attente d'un propriétaire amoureux. La jeune femme jubilait. Elle adorait passer du temps avec ses proches pour choisir ces œuvres « orphelines », ces toiles qu'elle avait peintes depuis

plusieurs mois, et que personne ne possédait encore. C'était un moment de plénitude assuré dans cet univers, car seuls le rêve et l'émotion étaient les maîtres des lieux, et rien ne pouvait les détrôner.

De nouveau enjouée, Cathy conta avec humour à sa mère la découverte inouïe de ses essais chez le coiffeur et le boucher du village voisin. Alors Elise se mit à rire, d'un rire franc, à gorge déployée. Etonnamment, elle ne semblait guère surprise des aisances de sa servante, si bien que Cathy s'égayait de voir sa mère aussi épanouie.

Ainsi libérée de sa douleur, la jeune femme décida de passer son temps libre dans son atelier, installé dans une grange aménagée, à côté de la demeure. Elle voulait dessiner le portrait de cet invité si particulier. Elise, en mère bienveillante, lui fit porter un plateau-repas pour son déjeuner. Mais c'était par pur principe, elle savait pertinemment que sa fille n'y toucherait pas. Cathy était toujours très absorbée par ses créations. Et chaque fois qu'elle plongeait ses doigts dans ses pots de crayons et de pinceaux, plus rien ne pouvait la détourner de son ouvrage. Elle oubliait qu'elle avait un corps qui méritait attention. Elise profita de ce bref échange avec sa fille pour lui rappeler qu'elle ne devait pas s'attarder trop longtemps, et qu'elle devait être présente à dix-neuf heures afin d'accueillir les nouveaux invités.

La jeune femme écouta d'une oreille distraite, hochant la tête en signe d'acquiescement. Elle frôlait la toile de sa main légère et habile. Quelques heures plus tard, elle admirait les lignes d'un portrait masculin, un mélange de force et de beauté, avec une chevelure noire et des sourcils bien dessinés, un nez fin et droit et un regard puissant et transperçant. Son

travail était inachevé, mais on devinait le modèle qui l'avait inspirée. Elle rêvait devant son esquisse, et s'appliquait à donner aux yeux de son personnage une expression pénétrante et envoûtante, comme lui, lui qu'elle avait osé embrasser sous l'effet de l'alcool. Elle se demandait maintenant ce qu'il pensait d'elle et regrettait sa hâte.

Lorsqu'elle prêta attention pour la première fois à la vieille pendule, héritage de son grand-père paternel, les aiguilles affichaient presque dix-neuf heures. Elle s'affola au son des sept coups du carillon, et se précipita dans sa chambre, juste avant que la première voiture ne franchît le portail de la cour. David, assis sur une balancelle, se reposait dans le parc de la demeure, un parc verdoyant qui avait conservé son paysage d'origine avec ses grands érables sycomores. Il scrutait le domaine avec admiration, lorsqu'il aperçut la silhouette de la jeune femme se faufiler vers le hall d'entrée. Il se leva et prononça son prénom dans un souffle. Il voulait revoir son sourire, mais elle ne l'entendit pas. Alors il la regarda s'éloigner, puis disparaître, enivré par le souvenir de son audace. En un instant, la vision de cette créature avait suffi à réveiller toute sa puissance. Cette journée de travail avait été épuisante, mais elle devenait exceptionnelle pour son cœur et ses affaires. Maintenant, il bouillonnait d'énergie et s'impatientait de retrouver celle qui résidait à présent dans son cœur.

Les Schneider, toujours très ponctuels et pleins d'attentions, arrivèrent les premiers. Ils offrirent une magnifique statue de leur dernier voyage en Chine à Elise, passionnée par l'art asiatique. Mary et Paul commencèrent à raconter leur passage obligé en

quarantaine, suite à la découverte d'une nouvelle grippe, lorsque les Eliot s'annoncèrent dans un terrible vacarme. Lesly et Albert s'étaient offert une somptueuse limousine, et ils voulaient absolument en faire profiter leurs amis. Tout le monde s'attroupa dans la cour, et les éloges ne manquèrent pas.

Attirée par le brouhaha des convives, Cathy, curieuse, se pencha à la fenêtre de sa chambre. Elle aperçut ainsi la splendide voiture : une machine scintillante et d'une ligne à couper le souffle. Puis elle se mit à scruter les invités, persuadée d'être à l'abri des regards. C'est alors qu'elle croisa les prunelles de l'homme qu'elle avait embrassé, et rosit, confuse, par ce bref échange imprévu. Maintenant elle avait peur, peur de ce qu'il imaginait.

Lesly, comme à son habitude très attentive et démonstrative, la remarqua à son tour. Elle ne manqua pas de la complimenter sur sa beauté, et de l'inviter à les rejoindre. Tout le monde attendait la jeune femme les bras ouverts, et les embrassades n'en finissaient plus. Cathy riait, amusée par ces enfantillages, ou du moins c'est ce qu'elle pensait, car au plus profond d'elle, la peur l'envahissait et ses anciens démons se réveillaient. Brusquement, sans crier gare, elle perdit pied. Son visage blêmit, ses jambes flanchèrent. Elle s'agrippa par réflexe à la main que lui tendait Lesly, et chavira dans les bras de David, qui la rattrapa de justesse. Elle sombrait dans un autre monde, sombre et silencieux. Lesly, toujours aux aguets, alerta Elise :

– Ta fille fait un malaise ! cria-t-elle.

David souleva aussitôt la jeune femme dans ses bras, et la porta jusqu'au salon, accompagné de la petite troupe.

Le parfum et la beauté de cette fille l'enivraient tellement, que si tout ce beau monde n'avait pas été là, il aurait bien enveloppé sa jolie bouche rosée de ses lèvres assoiffées. Il l'allongea sur le sofa, et se retira pour reprendre ses esprits. Elle était vraiment sublime, et son parfum si troublant ! Elise se précipita, un verre d'eau sucrée à la main.

– Ce n'est rien, elle n'a encore rien mangé. Elle a passé sa journée à peindre.

– Cathy est une véritable artiste ! Elle vit à travers ses toiles, renchérit Lesly.

Lorsque la jeune femme reprit ses esprits et ouvrit les paupières, elle eut l'étrange impression de divaguer : il y avait tant de pupilles qui l'observaient ! Puis, brusquement, tout s'éclaircit, elle se souvint du regard inquisiteur de David et de cette lumière foudroyante. Elle s'assit et avala le grand verre d'eau sucrée que lui tendait sa mère, puis se leva comme si rien ne s'était passé ; pourtant, ses sens étaient encore en ébullition.

– Désolée de vous avoir inquiétés. J'avoue, sans conteste, être tombée littéralement sous le charme de cette limousine !

Les invités sourirent à cette plaisanterie, rassurés par son état de santé, puis suivirent Marc, ému, qui les invitait à boire une coupe d'un très grand champagne : un Dom Pérignon. Cathy menait une grande bataille contre elle-même pour contenir ses émotions. Malgré tout, Marc remarqua le trouble de sa fille lorsque David Richardson lui adressait la parole, ou même simplement lorsqu'il la regardait.

Marc espérait... David Richardson était un enfant de la région, l'héritier incontesté de l'homme

d'affaires incontournable et fier : Thomas Richardson. Le fils prodige était respecté pour sa réussite et son travail titanesque. On parlait de lui comme d'un modèle à suivre. Son charisme impressionnait la plupart des gens qui le côtoyaient, et les femmes le trouvaient vraiment bel homme et bon parti. Ce soir-là, tous les invités présents dans la demeure de Rose devinèrent l'idylle qui naissait entre les deux jeunes gens, et s'en réjouirent. La soirée fut féerique, Cathy resplendissait de beauté. Son sourire angélique mettait parfois le jeune homme mal à l'aise. Alors il souriait à son tour, camouflant son trouble pour ne pas succomber à son charme devant l'assemblée. Il tentait de se distraire l'esprit en s'intéressant aux conversations, ici et là, qui se menaient dans le salon, car il ne pensait plus qu'à elle. Le dîner fut divin, le vin doux et enivrant. A la fin du repas, tout ce beau monde se rassembla sur la terrasse pour profiter de la fraîcheur du soir et du panorama.

– Que diriez-vous d'une promenade autour du lac ? invita Marc.

– A cheval ? s'enivra brusquement Cathy.

– Non, pas pour nous ma chérie. Tu le sais très bien ! Nous sommes des promeneurs invétérés, répliqua Marc, en adressant un clin d'œil à ses convives.

Tous lui répondirent par un regard complice, et Cathy regretta aussitôt son emportement.

– Si tu invitais plutôt David, c'est un excellent cavalier ! suggéra Elise.

Elle se pencha vers sa fille et lui murmura à l'oreille :

– Nous aimerions rester entre amis. Après ce repas, de vieux souvenirs se sont réveillés, tu vas t’ennuyer et lui aussi. La soirée est si douce, profites-en.

Cathy rougit, confuse à l’idée que sa mère lui proposât elle-même cette promenade avec cet homme qu’elle connaissait à peine. Sous ses ordres, elle s’exécuta, troublée, et s’adressa à David d’une voix frémissante. Il la regarda, amusé par sa surprenante timidité.

– Vous m’accompagnez ? l’interrogea-t-elle.

– Oui, avec plaisir, répondit-il chaleureusement.

– Vous souhaitez peut-être changer de tenue ?

– Oui, assurément. Merci d’y avoir pensé. Mon costume apprécierait beaucoup.

– Très bien ! Alors suivez-moi, s’il vous plaît. Anita va s’occuper de vous.

Cathy interpella la servante pour trouver un fuseau à leur invité. Puis, elle s’éclipsa, tremblante, dans sa chambre, pour enfiler sa culotte de cheval, pendant que la domestique s’occupait du jeune homme. Elle rejoignit ensuite les convives, encore regroupés sur la terrasse, animés par leurs souvenirs de jeunesse mémorables. David arriva à son tour dans son nouvel habit, et escorta la jeune femme qui lui faisait signe de le rejoindre.

Lorsqu’elle s’éloigna du brouhaha causé par les conversations de ces dames, elle angoissa au point de vouloir faire machine arrière : quelle opinion David avait-il d’elle, maintenant qu’elle avait posé ses lèvres sur les siennes ? Elle ignorait comment s’accommoder de son irrésistible attirance pour lui. Elle devinait que l’attraction qu’elle ressentait était réciproque, ce qui la terrifiait davantage. Elle prévoyait déjà l’interdit et la

sentence qui suivrait si l'inconcevable arrivait. Elle jeta un regard insistant en direction de son père, qui lui répondit par un sourire débonnaire. La jeune femme se dirigea alors, d'un air résigné, vers l'allée qui menait aux écuries, pour sceller les chevaux. Elle s'avancait seule. David était resté sur la terrasse, alerté par les signes d'Elise qui lui demandait de patienter. Ce qu'il fit machinalement. Puis, enflammé, il rejoignit la jeune femme en se hâtant, et lui attrapa le poignet avec adresse et délicatesse.

– Cathy, attendez. Ne partez pas si vite.

Fascinée par ce geste maîtrisé, la jeune femme sentit encore une fois le rythme de son cœur s'accélérer. Elle frissonna.

– C'est pour vous, vous les aviez oubliés.

Il lui posa une paire de gants toute neuve dans la paume de sa main.

– Oh ! Merci ! Où avais-je la tête ? C'est un cadeau de Mary ! répondit-elle, nerveuse.

Il la retint, et transperça son regard comme s'il cherchait à lire à nouveau ses pensées. Elle voulait s'enfuir, désemparée par son regard brillant, transperçant, et la chaleur de sa main. Sa poitrine se gonflait à chaque respiration, comme si l'air lui manquait. David sentait maintenant son pouls dans le creux de son poignet. Elle ferma les yeux, pour rompre cette intimité qu'elle ne supportait plus, et chercha à se libérer pour poursuivre sa dérobade. D'abord dérouté par cette attitude effarouchée, David la laissa s'échapper. Puis il la suivit, tout en se demandant ce qu'il avait bien pu faire pour qu'elle changeât ainsi d'attitude à son égard. De ce fait, il

décida de s'accorder un peu de temps avant de lui avouer ses sentiments.

Emue par ce bref échange, Cathy s'empressa d'entrer dans l'écurie, pour panser deux chevaux et cureter leurs sabots. Elle se sentait oppressée et obnubilée par la peur de succomber à cet homme si séduisant, que toutes les femmes devaient désirer comme elle, certainement. Elle ne voulait pas donner l'impression d'être une femme facile, mais n'était-ce pas déjà fait ? Ses émotions l'envahissaient de plus en plus, la rendant maladroite de ses gestes. Celles-ci la trahissaient peu à peu. Elle dut se rendre à l'évidence et se résigner inévitablement à ses sentiments. A l'affût de ses moindres gestes, David profita de cet instant de faiblesse pour s'approcher furtivement de sa proie, à pas de velours, tel un félin en chasse. Au moment où Cathy posa une selle sur sa jument, elle sentit de grandes mains glisser sur ses bras fins, avec volupté, jusqu'à atteindre ses doigts délicats. Un corps masculin la frôlait. Elle frémit. Une sensation de picotement glissa le long de son échine. Elle soupira, emportée par un tourbillon d'ivresse. Quand enfin cette tornade cessa, elle pivota pour faire face à cet ensorceleur, avec dédain. Il suivit son mouvement, entourant sa taille de ses longs bras puissants.

– David, qu'est-ce que vous faites ?

Il la fixa avec insistance, sans cligner des paupières, approcha ses lèvres de sa bouche, les détourna vers son oreille et lui susurra ces quatre mots :

– Je viens vous aider.

Elle accepta, complètement étourdie par son approche. Il lâcha prise, et elle s'échappa avec regret

de cette prison corporelle. Engourdie par la saveur de ce contact, elle posa sa tête sur l'épaule du deuxième animal, son bel étalon noir : Origan. Elle observait les gestes sûrs de cet homme bien fait. Il serra fermement les sangles sans deviner qu'elle le dessinait. Elle était hypnotisée par son corps d'athlète et sa cambrure parfaite. Il semblait aussi puissant que souple. Alors qu'elle scrutait le profil de sa mâchoire, il se tourna vers elle et lui lança un regard sagace. Emue, elle se redressa aussitôt. Un duel s'engagea. Elle rougit, donnant à sa jolie frimousse de poupée un teint de bonne mine. Ses pupilles étaient dilatées, sa respiration s'accéléra. Elle essayait de ne pas s'abandonner à son plus cher désir, et pria pour qu'il ne s'avancât pas davantage. Il se redressa de toute sa splendeur, puis s'immobilisa sans un mot. Il commençait à comprendre. Il fallait que cela vînt d'elle. Pour faire bonne figure, elle lui apporta une seconde selle, et lui présenta l'autre cheval.

– Tenez, vous monterez Origan. C'est aussi un très grand charmeur.

Le sourire aux lèvres, David sangla sa selle sur l'étalon noir. Cathy profita de ce moment pour régler ses étriers et inspecter soigneusement la crinière et les oreilles de son animal. Soudain, la chaleur et l'odeur d'une présence l'enveloppèrent, et elle se retourna. David était si près qu'elle s'étourdit. Troublée encore une fois, elle papillonna des cils.

– Il vous faut une bombe, annonça-t-elle rapidement pour détourner son attention.

Elle lui apporta un casque, qu'il essaya parfaitement. Elle enfila le sien et s'amusa de son air maladroit. Manifestement, il n'arrivait pas à le fixer. Il lui demanda de l'aider à régler ses attaches. Elle

s'exécuta, frôlant la peau de son visage, pendant que lui étudiait ses lèvres de près, le regard envieux. Lorsqu'elle s'adressa à lui, sa voix vacilla.

– Vous êtes prêt ?

– Oui, je suis prêt, répondit-il.

– Alors allons-y, avant qu'il ne fasse nuit.

Elle enfila son pied gauche dans l'étrier, passa sa jambe droite au-dessus de la selle, puis glissa son pied dans l'autre étrier. Une main large et chaude se posa sur sa cuisse. Déstabilisée, elle poussa une exclamation, puis quitta l'écurie les joues rouges, sans même se retourner. Elle savait très bien que le séducteur l'accompagnerait. David enfourcha l'étalon et se hâta de la rejoindre, fortifié à l'idée de l'avoir ensorcelée. Avant de s'éclipser dans la forêt, il salua les convives curieux qui les regardaient s'éloigner.

Encouragé par cette intimité troublante dans l'écurie, David ne rêvait plus que d'un corps-à-corps savoureux. Il s'enivrait de cette ambiance exquise qui les accompagnait pendant cette balade tardive. Discrètement, il prit un peu de distance pour admirer celle qui bousculait tous ses sens. Il la vit pivoter pour lui signaler leur point d'arrivée. Elle bredouilla quelques mots, émue et chamboulée par le regard lascif de cet homme épris, puis tendit sa main en direction d'un vieux pavier. David ne put s'empêcher d'attraper au vol cette main tendue, et de la serrer contre ses lèvres pour l'embrasser. Cathy tressaillit une nouvelle fois. Ce souffle chaud sur son poignet l'entraînait vers une douce sensation d'ivresse. Elle se ressaisit.

– C'est l'endroit rêvé, murmura-t-il.

Elle s'esquiva et galopa, toujours effarouchée, jusqu'au pavier de l'Ohio. David, euphorique, la rejoignit aussitôt, résolu à la séduire jusqu'à l'abandon.

A la fois désespérée et excitée par les tentatives de séduction de cet homme, Cathy restait dressée sur son cheval. Elle cherchait un moyen d'échapper et surtout de résister à cette emprise. Mais c'était peine perdue. Malgré les risques qu'elle encourait, elle ne rêvait plus que de voyage charnel. Pourtant, elle savait incontestablement qu'Ingrid refuserait que sa sœur s'épût de son meilleur ami. Elle se vengerait inévitablement, en invoquant la trahison pour justifier sa terrible et douloureuse cruauté légendaire. Elle l'avait deviné depuis si longtemps : Ingrid aimait David et voulait l'épouser. Les deux cavaliers, dressés sur leurs montures, restaient silencieux, domptant les émotions qui les enflammaient l'un et l'autre. David observait Cathy comme un animal en chasse. La vallée offrait le spectacle saisissant d'une grande métropole étincelante sous le soleil couchant. Après un long silence de réflexion, le jeune homme, déterminé, descendit de son cheval et s'approcha de la jeune femme.

– Venez avec moi.

Les bras tendus, il l'invita à descendre à son tour et à le rejoindre. Elle hésita un instant, montrant son embarras.

– Allez, venez. Le loup que je suis ne vous mangera pas, c'est promis, dit-il d'un ton qui se voulait rassurant.

Elle lui sourit pour cacher sa peur puérile, et glissa dans ses bras robustes, s'abandonnant à son plus cher

désir. Sa peau frémit de nouveau, malgré la douceur du soir, et lorsqu'elle posa les pieds sur la terre encore humide, une étrange vibration descendit jusqu'à ses entrailles. Elle détourna très vite son visage, pour ne pas rencontrer les lèvres rosées de cet homme qu'elle rêvait d'embrasser. Il la tenait contre lui, s'émerveillant de sa beauté. Il la dévisageait, comme s'il dessinait les moindres courbes de son visage, puis il la laissa s'éloigner, encore une fois. Il n'avait jamais contemplé une femme de cette manière-là. Elle était si belle, si désirable ! Il s'approcha avec prudence, pour ne pas la presser, même s'il en mourait d'envie, et usa de son plus beau timbre de voix pour la séduire.

– C'est magnifique ! Une pure merveille pour les yeux de l'enfant que je suis resté.

Elle l'observa à son tour, puis se mit à sourire, apaisée et envoûtée par sa voix et la sérénité de son regard.

– J'adore cette ville ! Petite, je venais souvent contempler ses lumières, se confia-t-elle, encore enchantée par le souvenir de son enfance.

Il la regarda et se livra à son tour.

– Et je vous vis enfin, fouguese et belle !

Elle s'effraya, son sang ne fit qu'un tour, son regard s'aiguïsa.

– Très bien, monsieur Richardson. Suivez-moi, si vous le pouvez, répondit-elle en enjambant sa selle et en lui jetant un regard de défi.

Elle s'élança au galop, sans lui laisser de répit.

– Où allez-vous ? cria-t-il, séduit par son attitude arrogante.

Elle fit volte-face.

– Rattrapez-moi et vous le saurez, lui lança-t-elle, excitée.

Elle voulait lui dévoiler son refuge, le lieu de tous ses secrets. Pourquoi ? Elle l'ignorait encore. Cathy galopait à travers les terres pendant que David la poursuivait avec détermination. Cette incroyable cavalcade embrasa leurs désirs. Il rattrapa la cavalière et d'un coup fluide et agile empoigna les brides de l'autre monture, pour forcer l'animal à s'arrêter.

– Vous trichez ! s'insurgeait-elle, amusée par cette course folle.

Il s'approcha, décidé, et tenant le harnais du cheval, il la déshabilla du regard sans aucune retenue.

– Je rêve de vous embrasser depuis que je vous ai vue. Vous m'avez débousolé, M^{elle} Anderson, et je n'arrive plus à penser à autre chose.

Troublée par cette déclaration sincère, Cathy se mit à bouillir. Ses pommettes devinrent aussi roses que les pétales de la fleur du même nom. Plus rien ne lui permettait de penser, tout son corps était maintenant centré sur cet homme. Ses doigts et ses mains s'échauffaient.

– Je n'autorise aucun invité à m'embrasser, rétorqua-t-elle sans réfléchir.

Son regard se perdait dans les prunelles attirantes de ce cavalier si particulier.

– Vous m'avez embrassé, Cathy. Comment dois-je le prendre ? ironisa-t-il en descendant de sa monture.

Il se glissa entre les flancs des chevaux, enleva sa bombe et lui tendit les bras. Son audace et la force de son regard la captivaient. Elle se sentait à la fois très attirée et terrifiée par cette aisance masculine.

– Venez. Ne me laissez pas en plan, ajouta-t-il en la dévorant des yeux.

Elle hésita, puis se jeta dans la gueule du loup, fascinée par sa voix et son charme. A peine avait-elle posé les pieds sur le sol, qu'il l'attira vers lui et embrassa ses lèvres. Elle n'essaya pas de le repousser. Sa bouche était si savoureuse, qu'elle se laissa envahir par ses baisers. Il glissa doucement ses mains chaudes sur sa taille, puis sur son dos, et l'enveloppa de ses bras comme un boa, la pressant doucement contre lui. Elle respirait son parfum épicé, et s'enivrait de ses mouvements audacieux. Electrisée physiquement par le contact de leurs deux corps, elle s'abandonna avec délectation à ce plaisir charnel, jusqu'à ce que, rongée par un insidieux sentiment de culpabilité, elle s'échappât soudain sans prévenir. David s'étonna, le regard lubrique, submergé de passion, puis la contempla en exauçant un vœu. Il ne pouvait plus détacher ses yeux des siens.

– Pourquoi ?

– Je suis désolée. Je ne peux pas.

Cathy était nerveuse, elle reculait tout en fixant le regard de cet homme qui semblait lui avouer tout son amour. Elle se heurta au flanc de son cheval. Cet inconnu réveillait en elle un sentiment inhabituel, une attirance physique exceptionnelle. A l'expression du visage de la jeune femme, il comprit qu'elle était chamboulée.

– S'il te plaît, j'aimerais rentrer.

David s'avança calmement, lui présenta les rênes du cheval, puis inclina la tête comme pour s'excuser.

– Je ne voulais pas te heurter, pardonne-moi si je t'ai blessée.